Vie parallèle

Stéphane Varloteaux

Sommaire

1. Au pays poésie
2. capitalisme
3. contextE II
4. De concert
5. décrocher le pompon
6. Don Quichotte
7. en danger de vie
8. Et encore
9. Fermeture définitive
10. hiver affectif
11. Hymalaya
12. il est mort le soleil
13. il est temps d’être nu
14. imperfection
15. Je fais la chair…
16. je ne cours paS
17. La seule différence
18. La vie parallèle
19. La vie s'écoule
20. Le jour s’effeuille comme avec les pensées
21. les « ici » exotiques
22. lettre ouverte à la hache
23. l’aiguille
24. pissenlits à la clé
25. poésie pour les experts

26. pull !
27. pyromanie
28. rien
29. sac à culture
30. Travers
31. un jour ton prince viendra
32. vécu
33. week-enD

Au pays poésie

la lune s’endort sur le chemin

elle a marché dans la lumière toute la nuit

le long d’une rampe d’escalier

descendu sur terre

comme le messie

une ombre s’étire et bâille

était un peu mon guide Nathalie

mais pas trop quand même

les étoiles d’araignées décoraient mes murs

comme des guirlandes à noël

la neige

c’est tout

mais seul

mes grelots grelottaient annonçant tout un pan de la

poésie

cul-de-sac

avec panache

la roue

crevée

faire des bulles dans l’eau

tu cherches le trou

chaud pour un plan tout seul

et un public onaniste

pour seuls lecteurs

des lecteurs seuls

j’ai oublié les yeux

voyons

miroir de l’âme

et le cœur qui a ses raisons

l’autre pan

de la poésie

pan !

dommage

le développement personnel

phare

piles mortes

et puis il y a le reste

qui chuchote son cri de fortune

avec une sourdine en guise de filtre

pour déverser des eaux pures

et enivrantes jusqu’à la folie

comme des eaux fortes

il y a poésie

et poésie

le bon et le mauvais chasseur

la destination se perd dans le chemin

puisque seul le chemin compte

il faut aller nulle part

capitalisme

tout est si moche

c’est sûrement vrai

ralentissement

il y a un mort

il en faudrait davantage

pour que le monde s’arrête d’être bête

pour que la circulation s’arrête

et que le cœur recommence à battre

dans la poitrine du chevreuil

et des hommes à l’arrêt

tu ne captes pas le réseau

avec ton minitel

tu es un Sentinelle

quelques secondes

dans le golfe du Bengale

tu ne sais pas où ce monde est parti

les rayons sont féconds

du bœuf du porc et des bonbons

le soleil se lève au plafonds

sur les huiles hydrogénées

et les régulateurs de pH

qui font rêver

les grands et les enfants

un ange passe

écrasé par l’ambiance musicale

la caisse automatique se réveille

doucement

au son des premiers

bips

station de lavage

ma voiture sale

beaucoup trop de ratons laveurs

en Allemagne

éteindre la lumière

fermer le rideau

la circulation reprend

on l’a échappé belle

contextE II

pas grave de compter pour du beurre si c'est dans les épinards

De concert

nonobstant les nuits écarlates au stimulant gracieux

le triangle trie dans l’angle la guitare entamée

à l’épaule croquée comme une pomme tapageuse

par un vampire de chair

qui cherche à la dompter

digère l’obscurité mais trop lourde à porter

le stimulant digère

et s’abreuve

à la couleur des fleuves oniriques rebattus

de nuit en nuit les flots

les courants et la faune

colorée des eaux libres

la pièce de bœuf sur le dos des six cordes chimère

envoyées dans un réseau de puces

qui dépassent la matière

et finissent dans les ondes invisibles d’un masque

à mon manche établi le la donné aux champs

l’éclaircie de la vie à l’instant Lucifer

et c’est Lucie aussi qui jette dans la sphère

ses érotiques aveux à nos cœurs débattant

décrocher le pompon

la connerie comme s’il en pleuvait

j’étais con

je le suis

je le resterai

je gagne du terrain

à chaque jour suffit sa peine

pendant que d’autres

font le chemin inverse

pendant que d’autres

se réifient

occupe la place qu’occuperaient les choses

bibelots sur les roses

je deviens

peu à peu

dieu

c’est dur de s’élever

on s’élève toute la vie

j’ai hâte de devenir jésus

pour dorer au soleil

déjà trouvé ma place

aux cotés des coupables

le tribunal des rues

le marteau m’a frappé

mon cerveau flotte sur mes rêves

de devenir meilleur

tous les jours je m’amende

mais préfère les amendes

qui redresse toute barre

manière obligatoire

être droit dans mes bottes

et marcher dans la boue

la boue

la boue boue

au cas où

au cas où

les bottes

je vis en parallèle

d’un monde trop matériel

je me moque de moi-même

mais même avec tout ça

je vise encore le ciel

Don Quichotte

ramer à coups de fourchette

l’essentiel est dans la pelle

le jour a des piqûres de mouche

un éléphant ça trompe

vivre à la double croche

sur l’adagio du cœur

les convictions sont des préjugés qui guident

vers nulle part

comme le reste

dans le décryptage de la langue

il y a le salage

et le salage c’est l’homme

l’allègement du vent

et le vent

pollen

dans mon frigo

data-center

manger local

penser mondial

la vie est décousue

sous toutes ses coutures

haillons

je rampe comme un cailloux

avec la même lenteur

les moutons font du tricot

pour l’hiver qui se prépare

pas l'ombre d’un nuage

sale temps pour les parapluies

les oreilles ont des murs

dont l’écho ne revient

j’ai posté mon oreille

et le timbre oublié

et sur le dos d’un âne

passe un vil véhicule

pour un chevalier Jedi

le moulin a moulu

en danger de vie

la vie clé-en-main n’a pas voulu de toi

pourtant

tout te regarde comme si tu en étais le censeur

et tes singularités

le regard d’eaux pluviales a souri

« plouf » a dit l’eau

tu n’as jamais croisé la réalité

même pas en rêve

excepté dans les heures sombres fardées de bleu

où tous les horizons possibles ne faisaient
malheureusement plus qu’un

tu erres dans les parallèles inouïes

où la menace pire que le coup se dissout

dans les notes et les mots

les sourires et les voix

qu’importe que l’air brassé caresse ta vie

que l’absurde hante tous les mots

que ta feuille sonne l’automne

et que la mer n’ait plus de vagues

le néant comme une page blanche

comme une flaque

sur laquelle il faut coucher une vie

un langage

une voix

et tout cette culpabilité de ne pas être au monde

indispensable

qui rendrait folle la folie

s’essouffle

pour laisser place à la naissance d’une vie

Et encore

et des cravates

des bottes

de retour

Gifi

pour traverser à guet

l’aridité des ruissellements

la rue

tu l’as

trouver un travail

qui ne paie

pas

tout l’honneur déployé

les cloches sonnent sans raison

il est l’heure

ou pas

certains savent

le doigt mouillé

sur Mars

pas de détroit d’Ormuz

adieu l’Emile je t’aimais bien

le silence balaye la pièce pleine de moutons

qui bêlent au son de cloche et c’est un peu coton

d’être traversé par l’extérieur

rideau sur la fenêtre HD

le baiser est au gui

ce que le gui est au pommier

et Judas au baiser

le ver est dans la pomme

inerte

pourrie

plus de Paul Cézanne

le ver est dans Cézanne

seul nous reste le pain sot

Fermeture définitive

Je ne suis pas là.

Je ne l’ai jamais été vraiment.

Il y a eu un temps où j’ai fait semblant.

J’ignore même pourquoi.

Entraîné dans le mouvement vers l’aval,

comme dans un fluide

dans lequel je m’étais dissous.

Rien ne m’intéresse plus en moi.

Après m’être fréquenté trop longtemps,

je me suis peut-être lassé.

Simplement, je m’en fous désormais,

sans même me déconsidérer.

Comme je me fous de la vie,

de ce qu'on appelle la vie

et qui se résume à l'emballage.

Je ne cherche même pas vraiment à me détruire.

Je n'ai rien contre moi.

C'est juste de l'indifférence.

Lorsqu'on joue à la vie,

souvent seulement à la seule fin de la conserver,

quotidiennement,

dans un labeur infini,

dans une terreur inouïe,

ou poussé par un enthousiasme incommensurable,

comme par un appétit d'ogre sur tout ce qui existe alentour,

poussé à avaler par les yeux, la bouche et tous les sens,

on en oublie le caractère éphémère et absurde

devant la douleur, la faim, la soif.

Ni la faim ni la soif ne m'ont effleuré, jamais.

J'ai oublié que j'avais un corps.

Je m'en suis désintéressé.

Je suis devenu, depuis trop longtemps, un être métaphysique.

Je m'y suis habitué.

C'est immoral, mais…

Ici seulement se loge la vie la plus pure.

Les rouages de la machine

aspirent tous à devenir le plus gros engrenage.

Quant à moi,

les seules choses qui m’animent

sont celles qui me reposent,

sont celles qui stimulent mon intellect et ma créativité.

Je me moque désormais des glorioles qui ne durent pas.

Je me moque de ce corps plongé dans les oubliettes,

excepté dans la douleur.

Parfois, je me dis que c’est le bon chemin :

n’attendre rien, absolument.

N’attendre ni rien de soi, ni rien des autres.

Être un simple spectateur

de la vie à temps plein,

de sa propre vie à temps plein,

passif à l’infini.

Éviter toute souffrance physique et morale durable,

à tout prix.

Échapper à tous les paradis artificiels

qui offrent, au bout, la souffrance.

Ni le vin ni le pain n’auront ma peau.

Je veux juste le repos,

l’indifférence,

la paix.

La solitude qui m’accompagne,

je l’étreins les soirs où ça me chante.

Rien n’a de sens,

rien n’est chaos,

puisque rien n’a de sens.

Le sens, quand on y croit trop,

est une impasse

qui s’appuie souvent sur des illusions

ou des blessures.

La liberté, nous la possédons déjà.

Elle n’est pas extérieure à nous-mêmes.

Nous n’avons besoin de rien.

Nous n’avons besoin de rien.

hiver affectif

ça s’en va et ça revient

l’hiver commence à claquer des dents

toute l’Espagne au Canada

les castagnettes claquent dans le froid

ton cœur se balade

dehors les cadavres sont gelés

et les trottoirs glissants

mamie valse à mille temps

pendu à tes yeux

littéralement

tu regardes ailleurs

et ailleurs te regarde

mes borborygmes nocturnes

me couvrent

de ridicule

sur quelques larmes qui abreuvent les chevaux de Camargue

et puis personne pour écouter

tant mieux

Hymalaya

une dette abyssale de sommeil à grimper

sur l’oreiller en vrille l’oreille a dérapé

en moins de dix années l’addition qui s’envole

de cent-quatorze pour cent voilà que ça décolle

et trois mois écroulés sous le poids des secondes

soixante et onze milliards grains de sable qui inondent

deux mille deux cent cinq ans barrés en cacahuète

soixante générations c’est la fête de la dette

et au troisième trimestre un gouffre plus béant

mille milliards de secondes s’égrainent tic-toquant

tous les veilleurs de jour qui creusent dans la nuit noire

ces soixante milliards d’heures sans une chaise pour s’asseoir

Lynsey l’a calculé il nous faut du repos

que toutes les volontés se recouchent aussitôt

si ce n’est pas le cas les cieux nous appelleront

l’oliphant sonnera quelle que soit la chanson

il est mort le soleil

il est mort

il est mort

le soleil

qui jadis pour boussole

promotionnel

à la caisse

désormais

à quais

sans pétrole

fane

nulle fleur

pour l’arroser

allons voir si la rose

l’arrose

il est mort

il est mort

le soleil

autour duquel tournait la terre

oui je sais

ce n’était pas la terre exactement

il est mort

il est mort

le soleil

dans ce monde

désormais

atonal

ou la sensible

ne se penche plus

sur son vertige

perpétuel

tombée

mais non résolue

il est mort

il est mort

le soleil

pour dériver au large de tout

et profiter d’un voyage singulier

sous une nuit étoilée

il est temps d’être nu

il est temps d’être nu

comme un ver

se tortille

chatouille le sol

et ne le fait pas rire

ah ça

ça ne fait pas rire le sol

bien bas aujourd’hui

ou bien c’est moi

qui reviens de loin

je ne fais que l’aller-retour

je n’ai pas l’intention de leur laisser mes plumes

ni plumes ni plume

et faire tourner leur moulin

à broyer des poètes

il est temps d’être nu oui

et sans obscénité

juste pour

se rapprocher

au plus près de soi-même

imperfection

l’imperfection loge partout

dans l’œil

pauvre

donc

regardant

Je fais la chair…

le laïus grand ouvert

avec les loups la meute

le jet des premières pierres

pas le temps de mûrir

crucifié dans les airs

stérilité qu’il faut punir

et le café amer

cerné de thérapeutes

de la bouche grande ouverte

des lapins blancs comme neige

s’étalent comme des flocons

avalant toutes les traces

d’une route entamée

brisée juste en surface

là comme un lac gelé

dont on fendrait la chair

je fais la chair autour de mon noyau la vie

je fais la chair charnue à tes dents qui pullulent

la chair bien jalousée dans ta meilleure fortune

la chair que l’on distille d’ordinaire par le pli

je fais le temps qui rêve sans le moindre calcul

je fais l’oiseau oisif qui chante et qui t’ennuie

je fais la gaie cigale quand tes idées reculent

tout sera oublié quand reviendra la vie

je ne cours paS

je me promène un peu sur place

un café sur la table

froid

le mobile miaule

notifications

la vie passe

personne ne la regarde

je suis le seul assis du monde

le silence est resté à l’appart

seul

dépêchons-nous de crever

ça clignote les panneaux

publicitaires

qui marchent sur les trottoirs

encore un spam dans mes idées

je pense à la terre qui

elle aussi

clignote

battements de générations

ça court

après

quoi

au galop

mégalo

le chanteur change les ampoules

des astres

la rampe lumineuse s’éloigne

quatre centimètres par an

mon slip est vide

demain matin

je serai éteint

par solidarité

avec la terre

il pleut

personne ne se mouille

le monde attendra

La seule différence

cinquante ans à emballer la terre dans le plastique
maritime

à descendre en apnée sous le jour scintillant

la surface bat son vide sous les rampes des victimes

qui diffusent leur ombre dans un faisceau de camp

sur des surfaces vierges luxuriante de vie

foisonnante de lumières qui irisent les yeux

et dans les barbelés la liberté pourrit

comme une mémoire longue aux agonies des bleus

sans cesse remettre son nom en jeu sur les tapis

ta bouche économise ce que te dit le corps

et dans ta tête secrète se terrent les appétits

renvoyés à demain

dans le vent chantent encore

mais le vent essoufflé de bomber ta voile vide

conduit par toutes les eaux en évitant les ports

c’est la mer infinie au sel qui te meurtrie

jetées à la dérive les chaînes par dessus bord

alors l’immensité de ta nature t’embrase

tu deviens lumineux tout en te consumant

et tes poumons gonflés qui te conduisent nulle part

ont le même horizon hier qu’auparavant

La vie parallèle

ce n’est pas parce que ce n’est pas la veille

que je m’enfonce en moi comme un plongeur inné

au bord du lit le silence dénudé épars

s’installe la discrète respiration des pensées sauvages

le téléphone perd le focus et range ses lumières dont la maigre étoile est morte

et de manière étrange les images narrent la jungle de chevet

la ville éteint les siennes pour des raisons économiques

je mange des orties sous l’eau

à Paris où boivent les loups et avalent

ma langue océanique lèche les côtes du Finistère

ils mènent la vie de château

dans un réveil amnésique

La vie s'écoule

coût de la vie

coup du lapin

pare-choc à terre

ô sainte vieillesse

dans la main vit

le bulbe fané

trop attendue

et remisé

brelan de reines

branle-bas de combat

c’est pas la peine

une autre fois

bois de l’eau

dors là-dessus

déçu

déçu

déçu

c’est pas la mer à boire

que d’attendre Godot

y s’passe tout l’temps des trucs

et toutes les grandes rivières sont faites de ptits ruisseaux

Le jour s’effeuille comme avec les pensées

une fourmi écrasée

pas prêteuse pour deux sous

étale sur la route de l’été

son sans dessus dessous

sur les fenêtres dessoudées

des écrans

des femmes en crinoline mangent

des chips au bord de la piscine

Elon Musk lance

sa fusée

retombe

comme un soufflé

le rap domine

le rock est mort

le ciel est bleu comme trottoir de rue

bleu pour les garçons

rose pour les filles

bleu sans nuages

rose est la vie au couchant

tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles

qu’importe la perfection

le détail occupe ma bouche

du soir au matin

l’armée est toujours bien rangée

qui a fait le ménage ?

je clique sur l’icône Covid 19

un ange passe

des escadrilles de pigeons

armés

étoffent les bruits de fond

Alice est au pays des merveilles

Cé cé cé Célimène

Alice est au pays des merveilles

dans son écrin de flashs d’appareils

sur le tapis rouge

que les autres ne méritent pas

le festival est à la rue

faute d’électricité

les chaises électriques en font les frais

on respire dans l’été

l’air du soir

les mendiants sont remisés dans les placards génereux

les occupants

achètent tout ce qui brille

additionnent la matière pour peser alentour

et envahissent les territoires reculés de nos pensées fugaces

on en a plein la carapace

les « ici » exotiques

le vent pousse loin la nuit

on dirait

un oiseau sans frontière

lui

et l’ombre du palmier vient s’étendre sur ta vie

comme un tatouage involontaire

tu voudrais être ailleurs

ni d’ici ni d’hier

neuf

un pigeon voyageur

peupler d’autres poubelles

peut-être aller sur mars

tu as fait la moitié du chemin déjà

dans ta tête

apesanteur

suspension

depuis

l’horizon hésite entre le crépuscule et l’aube

ce sera l’aube finalement

ah que ce monde est prévisible

chaque jour efface quelque chose du précédent

mais chaque jour remet le couvert

tu manques « d’aîles »

alors tu tombes

ça fait dix ans

amoureux

pour voir

lettre ouverte à la hache

les moulins de ma lettre brasse de l’air sur le sol

désuète la missive inadmissible sol-sol

est logé là-dedans un vagabond ardant

je décoiffe les souris tout cela en riant

ou sont-ce des scalpes de sioux qui simulent la conserve

qui s’entrouvrent comme des lèvres à ma lettre ébahie

et quand je fais la paix c’est que je fais la guerre

sur le grand toboggan rose de terribles asperges

sur la soie nuit diurne a glissé toute la nuit

lorsque je puise le sol je fais de la boucherie

je n’ai rien vu d’ici j’étais trop occupé

à être là-bas de loin loin des scènes orgi-aques

qui souvent trop lustrées ont cessé de briller

dans mes pupilles le puits de mon âme m’a creusé

la vie comme une viande ouverte à quatre pattes

par la hache de l’œil qui abat les abats

sur la pointe des pieds s’abandonne au spectacle

l’aiguille

elles macèrent dans la tendresse

aménagée depuis des lustres

au plafond l’attrape-mouches annule le concert

il n’y aura personne ce soir

chaque jour des tonnes de matériel sont déployées

puis remballées

de ville en ville

méthodiquement

voyage voyage

sur les roses

les jamais rencontrées pullulent

plus nombreuses chaque jour

elles annexent tant de mes territoires

qu’il n’y a plus de place pour ma solitude

pissenlits à la clé

la patience quiète des pissenlits ardents

au tournant

je contredis la route par les méandres profonds

coupant à travers champs

vers un but

l’horizon

inatteignable

et ajourné

l’infini pour destination

j’emmène avec moi tout l’incommensurable du pas

après le pas

tout

ce qui échappe au nombre trouve en moi son sherpa

chaque jour

la lecture du monde creuse les pupilles

là où pas une âme ne remonterait d’eau

que de joues

basses

et si peu de larmes

où quatuors feraient chavirer la mer

je porte

soleil sur les épaules

tout le poids de la joie

d’est en ouest

jusqu’à la nuit interminable

où graverai dans son écrin

comme une étoile définitive

poésie pour les experts

zutique égarement de la ligne droite

signer l’erreur signe la main

admire la courbe que fait la planche

sous mes livres de philo nombreux

que je n’ai pas lus

encore

que

les étagères sont faites pour porter des livres

romans planche plate comme un trottoir de rue

Bovary marche dessus

qui beugle au soleil de bodega

un verre sans fond dans la main droite

maillot de bain rouge et jaune à petits pois

et dans son désespoir il reste un peu d’espoir

atchoum

les nains de coco se serrent comme des petits pains

devant l’Élysée

et partout dans le pays

mais surtout à Paris

banche-neige et les sept mercenaires de l’apocalypse

juchés sur ses lips

à lui bécoter le rouge à lèvres

en feu

tourne la tête avec un sourire de gremlins

à en faire pâlir tous les marquis de Sade

je vais te serrer si fort

que les draps vont s’en souvenir

pollen

l’adn est partout

surtout dans les

partout

est le pollen

amen

name :

bad pitre

à la ligne

pêche

point

pull !

l’heure est au sol

le temps s’envole

le ciel a le temps

pull !

haletant

n’a pas le temps

qui le possède

lui seul possède

le temps fini

de l’instant fini

tout s’espace

dans la contemplation

là où garer sa mémoire de la paix

dans une joie profonde et reposée

est le temps donné

la tête

en double file

file

avec le temps

la tête

le corps laissé à quai

flotte le blanc mouchoir

a de quoi s’enrhumer

l’écume

chez soi

dans sa tête

pas dans celle d’un autre

du point de vue de la paix

déminée

et le regard ailleurs

pyromanie

échec et moite susurre le sang

bout aux quatre coins des rues béton

là beaucoup de billets amassés

perclus de tunes cerné de vide

tu es ici

et tu y restes

à deux pas là

devient ici

pas la même planète

pour tous

le monde vend le monde au monde

qui le possède déjà

toute l’eau versée et transformée en flammes

s’égouttent

les braises

il n’y a pas de fumée sans feu

rien

tiens…

un virevoltant

sac à culture

parfois

du mort encore attendu

feindre de revenir

ce qui s′envoie en l′air

verbale l′eau de la noyade

et flotte à profondeur de livres

en courtisan de l′intelligence

peser

l′haltérophile s′occupe

Travers

contrairement au canton des cendres

mille et une vapeurs terrorisent le chafouin

ordonné par la vie

ordonné au-delà des sirènes déplumées

quand bien polichinelle rangé dans son tiroir

attise

même Célestin boude sa tête de brouillard

étant donné le flanc rivé aux quatre ciels

un jour ton prince viendra

un jour

ton prince viendra

en bateau pneumatique

mère des hommes

mère des droits

t’encenser

et te donner jambes et bras

dont tu manques tant

tronc de vers

plus nombreux à ramer contre nous-mêmes

des bâtons dans les roues

comme un enfant répare

et joue

à la réparation

c’est tout

des roues dans les bâtons aujourd’hui

le plus souvent

c’est ça

l’océan

que tu demeures

un jour

ton prince deviendra loin

en désordre

la chevelure et les idées chauve

au bout du bout

essoufflée tu seras

qui n’aura plus qu’à te cueillir fanée faussement fanée

comme un tournesol

regarde la terre de sa naissance

les jours crépusculaires

à chaque jour son crépuscule désormais

du côté de l’horizon des chiens

un jour

ton prince viendra

goûter ta vie à même la bouche

le soleil sortira ses plus belles parures

et toute une aube dénudera sa lumière

vécu

cadratin

tu voulais savoir

prends ton dictionnaire

qui ne sait rien

qui n’a pas vécu

perclus de postures

jusqu’à être défini par elles

tous les chemins

complète la phrase

j’écris par hygiène

je me lave en public

je suis sale comme un linge souillé de sueur et de

bactéries

je suis sale

j’ai traîné dans la vie

la pensée vagabonde

dans un sens elle abonde

je trace et signe au bas de la page

bon pour accord

bon pour la vie

et parti au front

sans tambours ni trompettes

accompagné du silence

et seul aussi

seul qu’on le peut

le pire n’est pas celui qu’on croit

le pire

tout ce vide à combler

tout ce vide dont on ne sait que faire

et qu’on appelle la vie

tout ce vide qu’on ne peut supporter

combler

combler

amen

je l’ai apprivoisé

plutôt

sortant

hors piste

j’ai vécu sans rien ou presque

d’autres diront que j’avais tout

je n’avais rien de métaphysique

que j’ai dû arracher au néant

auquel j’ai fait un emprunt

week-enD

Le week-end

a un arrière goût

de semaine